



# Le Pharisien *libéré*

*Journal de la communauté chrétienne de Sciences-Po*

42, rue de Grenelle 75007 Paris – Juin 2001  
Deuxième année/n°5

[www.csg.free.fr/csg](http://www.csg.free.fr/csg)

## *Invitation à partir...*

**A** lors que s'amoncellent sur vos mails respectifs les propositions diverses et variées relatives aux vacances, je me décide enfin à prendre la plume pour évoquer mon expérience argentine à Points-Coeur. Ce ne seront que quelques mots, forcément réduits, mais qui ont le mérite d'être (enfin...).

Voici huit mois que je suis rentré du Point-Coeur de Santa Fe. J'ai eu la chance d'y retourner le mois dernier à l'occasion d'une visite à mes parents. Quelle joie! Joie inextinguible de ceux qui voient l'espérance luire au cœur même d'une réalité souffrante. La situation de mes amis n'a pas changé, quand elle n'a pas empiré. Et pourtant, c'est le bonheur de ces visages accueillant qui m'habite. Les enfants m'ont revu le mois dernier et sans plus tarder, sans m'accabler de questions, ils m'ont invité à jouer au foot avec eux. Ils ne réalisent pas le voyage que cela représente et c'est tant mieux. Je suis bien avec eux. Je suis bien car je suis chez moi. Je n'ai pas peur de le dire, je suis chez moi, chez mes amis, ceux qui m'ont tant donné durant un an. Un an, ça n'est pas rien. Et c'est si peu. Si peu quand on est là pour aimer.

Points-Coeur a changé ma vie. Les écailles me sont tombées des yeux. Je ne suis pas revenu blindé ou écorché, je suis revenu plus sensible à la souffrance de l'autre. Bien sûr, je reste le même lourdaud pataud et indélicat; mais je sens mieux la solitude, le ras le bol, la dépression, le cri du cœur de ceux qui m'entourent. Je reste incapable de trouver les mots, mais j'ai (un peu) appris à écouter. L'écoute offrande, oblatrice est une des attitudes les plus actives que nous puissions avoir: je t'écoute me dire ta révolte face à la mort de cette enfant et je me tais. Je me tais car aucun mot ne peut expliquer l'insoutenable, aucun sophisme ne peut te soulager. Je me tais et j'offre à Dieu. J'offre à Dieu ta souffrance. J'offre à Dieu ma propre révolte et mon incompréhension. J'enguirlande Dieu intérieurement et soudain je Le revois sur la croix et j'entrevois l'espérance de la résurrection. C'est à moi de prier pour toi car la Foi me fait entrevoir cette lumière si ténue.

Ceci, je l'ai appris entre larmes et sourires au coin d'une chapelle humide d'un «barrio» détesté de tous. Entre larmes et sourires, il y a toujours le temps d'un MERCI. « Les pauvres sont nos maîtres » disait St Vincent de Paul, notre voisin de la rue de Sèvres. Mes maîtres s'appellent Galinde, Caritas, Genesis, Bryan, Alicia, Alonso, Marcelo, Silvina, Lachi. Je ne suis pas de ceux qui font de la béatitude du pauvre un absolu: je ne souhaite à aucun de mes amis de continuer à vivre dans les conditions crasses de son existence, dans la prison où les viols tous les soirs, dans la rue où seule la colle est une consolation. C'est par ma joie que je rendrai compte de la force et de la foi de mes amis. Garder le sourire dans les conditions où ils vivent, savoir encore se signer et remercier Dieu, savoir être attentif aux autres quand le chacun pour soi est roi, voilà le miracle. Rendre le sourire à un seul enfant... C'est déjà bien assez grand pour partir.

Foulques Chombart de Lauwe

---

### Dans ce numéro :

<b>Invitation à partir...</b>	<b>1</b>
<b>Quelques propos autour du temps...</b>	<b>2-3</b>
<b>Jésus, un personnage très médiatique ! (suite et fin)</b>	<b>4-5</b>
<b>Pour un monde plus juste... le CCFD fait campagne!</b>	<b>6-7</b>
<b>Vatican II, quelques échos de la conférence du P. Martelet, s.j., expert au Concile</b>	<b>8-9-10</b>

# Quelques propos autour du temps...

Parce que la fin de l'année approche à grands pas, et parce que le temps pascal touche à sa fin (si tout va bien, vous lisez ce journal peu de temps après l'Ascension et avant la Pentecôte), je voudrais méditer avec Qohelet, bon vieux sage de l'Ancien Testament dit « l'Ecclésiaste » (« celui qui parle à l'assemblée »), autour de trois dimensions du temps : le temps qui passe, le temps qui dure et le temps qui vient.

## \* Le temps qui passe.

Le temps qui passe est une épreuve pour l'homme qui ne voudrait ni vieillir, ni mourir. Et dès aujourd'hui, le temps qui passe peut être une épreuve. Certains vont terminer là leurs études et entrer dans la vie professionnelle. Des événements forts (comme nos temps de rencontre au CSG, ou Chartres, ou bien d'autres choses encore) sont finis et ne reviendront plus. Nos actions, nos paroles, heureuses ou malheureuses, ne peuvent être effacées. Ce qui est fait est fait. Qohélet est sans doute le sage de la Bible qui parle le mieux du temps qui passe (et je vous invite vraiment à lire ce petit livre réaliste de 12 chapitres) :

*« Tout s'en va vers un même lieu.  
Tout vient de la poussière,  
tout s'en retourne à la poussière » (Qo 3,20)*

ou encore :

*« Les vivants savent au moins qu'ils mourront,  
mais les morts ne savent rien du tout.  
Il n'y a plus pour eux de rétribution, puisque leur  
souvenir est oublié.  
Leur amour, leur haine, leur jalousie  
ont déjà péri » (Qo 9,5-6)*

Cela n'est pas un constat pessimiste mais la stricte réalité : le temps passe et l'oubli nous guette. Alors, quelle attitude avoir ? J'en vois au moins trois.

- La première, c'est la **nostalgie**. Regretter ce passé qui n'est plus, l'idéaliser à outrance et ne plus être présent à la vie. Or, aimer ne se conjugue ni au passé, ni au futur mais au présent, de même que croire, espérer, pardonner, prier... bref, l'essentiel. Aussi, je crois que ce combat contre la nostal-

gie se prépare maintenant et pas à la retraite. Les deux attitudes suivantes sont peut-être des remèdes à la nostalgie.

- La **repentance** tout d'abord. Non le pur regret sans action, idéal... mais la décision de tenter de réparer ce que l'on a cassé dans nos relations aux autres... et quand c'est irréparable, tenter de continuer de construire avec les bouts cassés autre chose. La repentance, c'est accepter que ce qui fut fait soit irrémédiable et pourtant espérer. Croire et espérer que le dernier mot de nos vies n'est pas celui que prononcent notre péché et nos échecs. La repentance enfin, devant Dieu, s'appelle la conversion : que du neuf surgisse au milieu du vieux, voilà son fruit.

- La **reconnaissance**, enfin. Travail de la mémoire qui ne reste pas enkystée dans le passé mais qui permet de vivre le présent quand celui-ci est difficile. Quand nous serons bien vieux et peut-être impotents, puissions-nous être reconnaissants de nos vies riches et pleines... et si nous devenons aveugles, reconnaissants d'avoir vu... et boiteux, reconnaissants d'avoir couru... Et dès aujourd'hui, reconnaissants pour nos études et plus encore, pour nos parents, pour notre histoire, pour nos amis et nos amours, même les plus bancales...

La reconnaissance, c'est comme un remerciement. C'est remercier pour ce qui nous a rendu vivants. Re-connaître tout ce qui nous a rendu vivants. Connaître de nouveau le salut de nos vies, ce qui nous a sauvé et nous sauve encore. Faire mémoire de nos histoires singulières et de notre histoire commune, comme on le fait de l'histoire sainte, car chaque histoire est sainte puisque en Jésus-Christ, Dieu l'a rejointe, touchée, aimée. Faire mémoire de notre histoire commune au CSG pour reconnaître et rendre gloire à Dieu qui l'a conduite. Qohélet disait déjà :

*« Souviens-toi de ton créateur  
aux jours de ton adolescence,  
avant que viennent les jours mauvais  
et qu'arrivent les années dont tu diras  
"je ne les aime pas". » (Qo 12...)*

Face au temps qui passe, c'est maintenant qu'il faut quitter toute forme de nostalgie pour vivre dans la repentance et la reconnaissance.

### \* Le temps qui dure.

Le temps qui dure, ce n'est pas le temps qui se répète. Dans nos vies, ce qui se répète est sous le signe de la mort (en psychiatrie, cela s'appelle des compulsions, et Dieu merci, cela se soigne), alors que le neuf s'apparente à la vie. Aussi, habiter le temps qui dure est tout sauf répéter toujours la même chose : la fidélité se conjugue avec la créativité. C'est peut-être pour cela qu'au fond, malgré nos balbutiements, seul Dieu est fidèle, car seul Dieu crée. Il faudrait penser la fidélité à la tradition sous cet angle là : Une tradition vivante est une tradition où du neuf advient. Une tradition où l'on ne fait que répéter ce qui existe est morte. Il faudrait penser toutes nos fidélités sous cet angle-là, en amitié, en couple... en politique aussi.

L'autre raison pour laquelle seul Dieu est fidèle est que sa mémoire est plus grande que tous nos oublis. « *Dieu recueille ce qui fuit* » dit Qohélet (Qo 3,15). Il recueille tout ce qui dans nos vies est sans importance et tout ce qui dans la vie des autres nous semble sans intérêt. La mémoire de Dieu, c'est en quelque sorte la dimension d'éternité du temps. Dieu est « l'Éternel dans le temps », écrivait Kierkegaard. Il y a de l'éternité dans nos vies en ce sens qu'elles sont « *cachées avec le Christ en Dieu* » (Col 3). Aussi, la fidélité de Dieu est le gage que tout ce qui est raté, perdu, délaissé, est recueilli en Dieu. Alors, être fidèle, faire durer le temps au milieu du temps qui passe, c'est peut-être tenter de ne pas perdre ou délaissé ceux qui nous sont donnés comme compagnons de route, et tout abandonner entre les mains de Dieu, car Lui seul est fidèle.

### \* Le temps qui vient.

Le temps qui vient est totalement neuf. C'est toujours un cadeau, une surprise... Nous pouvons tenter de le deviner, de le maîtriser... mais il n'appartient qu'à Dieu.

Le temps qui vient est toujours en ce sens le temps de l'Esprit, de la promesse, de l'espérance. C'est le temps du salut qui se rapproche et dont on ne sait ni le jour, ni l'heure. Il peut certes apporter du malheur, mais par le seul fait qu'il puisse apporter du neuf, des personnes à aimer, à rencontrer, il est béni. Peut-être bien qu'il faut vivre dans la reconnaissance pour accueillir le temps qui vient comme temps béni. En cet instant de reconnaissance, le temps passé et le temps qui vient se

noient et constituent une histoire, quelque chose qui dure... En cet instant, Dieu tient l'histoire de l'homme en sa main, la noue et en fait une histoire sainte.

« Avancer au large » (thème de Chartres), c'est peut-être surtout cela : sera missionnaire celui qui sait reconnaître et accueillir l'Esprit en sa vie, en ce monde. Le reconnaître et le nommer dans le temps qui vient comme toujours neuf, toujours devant nous.

Et si nous ne savons pas, et si nous ne pouvons pas, croire pourtant qu'il est à l'œuvre, l'Esprit.

Et si nous sommes trop vieux, ou oublié des autres, perdus dans nos vies et nos peurs. croire pourtant que notre Père recueille tout ce que nous trouvons moche, pourri, raté, et qu'il en fait du neuf par la puissance de l'Esprit.

Et si plus tard nous ne savons plus bien si notre foi de jeunesse avait du sens, n'oublions jamais que si aujourd'hui nous trouvons du goût à la quête de l'Évangile, personne, jamais, ne pourra nous voler ces heures, et même nous-mêmes ne pourrions nier leur existence. Toujours, toujours, nous pourrions en faire mémoire, car elles appartiennent à Dieu.

N'oublions pas cela.

En ces heures de fin d'année, que l'Esprit du Dieu Vivant vienne en nos vies et nous souffle la force de la reconnaissance envers Dieu, qui de toute éternité, nous a béni.

**Anne Lécu, o.p.**

### **Note:**

Pour ceux qui ont du temps, du courage et qui ont aimé Qohélet, je vous invite à lire le magnifique livre de Jacques ELLUL, « *La raison d'être* » au Seuil. C'est un commentaire de ce livre biblique par un des plus grands « penseurs chrétiens » (protestant) de ce siècle, bizarrement davantage connu aux États-Unis.

## Jésus, un personnage très médiatique ! (suite et fin)



omme nous l'avons déjà écrit, l'entrée dans le troisième millénaire fut occasion de parution de nombreux livres et articles pour célébrer les 2000 ans de la naissance de Jésus, même si les historiens nous affirment que l'an 0 n'est probablement pas l'an 0.

Si l'on fait le tour de tous ces ouvrages, de tous ces écrits, consacrés à Jésus, du numéro hors série du *Nouvel Observateur* au livre du Père Michel Quesnel, *Jésus*, dans la collection Domino, en passant par le numéro de la revue *Histoire* « le mystère de Jésus », le livre de Jacques Duquesne, *Jésus*, le numéro 3300 dans la collection *Que Sais-je?* du Père Ch. Perrot, ou du *Jésus, le Dieu inattendu* de Gérard Bessière dans la collection Découvertes de chez Gallimard, sans oublier le genre romanesque comme *l'Évangile selon Pilate*, ou les rééditions comme ces *vies de Jésus* par Blaise Pascal, Renan, François Mauriac et Edmond Fleg réunies en un seul volume aux éditions Omnibus, il existe un consensus que l'on pourrait résumer en trois points :

I - l'existence historique de Jésus, malgré le petit nombre de témoignages que nous avons évoqué dans les articles précédents, ne peut être mise en doute.  
II - la stupéfiante diffusion posthume de cette religion, qui prend forme peu à peu autour de la bonne nouvelle propagée par les évangiles : le Christ est ressuscité!  
III - La pérennité et l'actualité du message, dont, pour le coup, nous pouvons célébrer, sans le moindre doute, le bimillénaire.

Comme l'écrit l'un de ces auteurs<sup>1</sup> : « il faut être myope, aveugle ou de mauvaise foi pour reléguer, comme c'est devenu la mode en Occident, le christianisme au magasin des accessoires, sous prétexte que les églises se vident et que les fidèles blanchissent sous le harnais. » La question n'est pas de remplir les églises mais d'annoncer à notre monde contemporain ce message de foi, d'espérance, de fraternité et de l'actualiser dans notre vie d'homme et de femme du XXI<sup>e</sup> siècle.

Comprenons bien que, pour parler de Jésus, nous devons parler de notre foi, notre foi en Jésus mort et ressuscité, ce que les théologiens nomment le kérygme, c'est à dire la prédication des apôtres, qui, dès les origines, vont affirmer ce que nous indique Paul en 53-54 dans l'épître aux Corinthiens (15) « Je vous ai donc transmis en premier lieu, ce que j'avais moi-même reçu : Christ est mort pour nos péchés selon les Écritures, il a été mis au tombeau, il a été relevé le troisième jour selon les Écritures, il est apparu à Céphas puis aux Douze. »

Paul élabore toute sa prédication sur la mort et la résurrection de Jésus. Les premières communautés

vivent dans le souvenir du passage terrestre de Jésus, souvenir qui éclaire leur présent, souvenir raconté par ceux qui en ont été les témoins, témoignages mis par écrit 30 ou 40 ans après dans les quatre évangiles. Mais Paul, qui a dû répondre à cette question terrible, sur le chemin de Damas : « Saoul! Saoul! Pourquoi me persécutes-tu ? » et eut cette apparition, qui le laisse aveuglé au bord de la route, va, sans attendre, se relever et annoncer : Jésus mort et ressuscité. Nous sommes aux environs de 33-35. Il puise dans les Écritures, c'est à dire à ce moment-là dans l'Ancien Testament, puisque les évangiles n'existent pas encore, tout ce qui est annoncé de ce Juste souffrant que Dieu a relevé des morts.

Les figures sont nombreuses dans l'Ancien Testament, elles évoquent le Juste assassiné, le Fils offert, le Serviteur souffrant, le Prophète incompris et rejeté par les siens. Souvenez-vous ! Dès les origines : Abel le juste, tué par son frère, puis Isaac, le Fils conduit au sacrifice par son Père, le couteau est détourné et le Fils lui est rendu comme en une sorte de résurrection, et Joseph, vendu par ses frères, mort pour son père Jacob, qui de nombreuses années après, comme par une résurrection, deviendra source de bénédictions pour sa famille, leur procurant le pain, et Jonas passant trois jours dans le ventre du poisson avant d'être rejeté sur la plage et de partir annoncer la parole de repentance aux Ninivites, et Jérémie, le prophète, dont le message est incompris des siens, est jeté dans une citerne et le prophète Isaïe, dans ces 4 chants du Serviteur, qui s'écrie « Mais lui, il a été transpercé à cause de nos crimes, écrasé à cause de nos fautes. Le châtiment qui nous rend la paix est sur lui, et dans ses blessures nous trouvons la guérison. » ou le Psalmiste qui crie « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? », ce cri que Jésus fera sien, et le prophète Zacharie à la question : « Que sont ces blessures sur tes mains? » faisant cette réponse dramatique : « Celles que j'ai reçues dans la maison de mes amis ».

Souvenez-vous du récit de Luc à propos des disciples sur le chemin d'Emmaüs, André Gide le considérait comme le plus beau texte de tous les évangiles. Nous voyons Jésus expliquer dans toutes les Écritures ce qui le concernait. Luc nous rappelle qu'il leur ouvrit l'Esprit afin qu'ils comprissent les Écritures. C'est à travers elles que je peux le connaître et c'est dans la fraction du pain, l'Eucharistie, que je peux le reconnaître. Il faut que nous soyons attentifs à ces deux possibilités de rencontre avec Jésus: l'Écriture et l'Eucharistie. Ne les dissociations jamais, l'une nous demande un effort d'intelligence, un effort de culture: la Bible ne se découvre pas en quelques lectures, mais dans un travail d'approfondissement de longue haleine ; l'autre une attitude de foi.

Ce pain et ce vin rompus deviennent corps et sang du Christ par ma foi. L'une nous est accessible à tous moments, elle peut alimenter notre prière quoti-

dienne, l'autre est réservée au moment privilégié et communautaire de la célébration eucharistique. Mais, à ce moment aussi, l'Église nous propose de lire ensemble l'Écriture et de prendre un temps pour la comprendre, Pourquoi ? pour qu'au moment de la fraction du pain, notre cœur, comme celui des deux disciples sur la route, soit tout brûlant parce qu'Il nous aura ouvert les Écritures.

Je voulais parler de Jésus, et voilà que je parle à nouveau de la Parole ! Elle compte tant pour moi, que vous m'excuserez de tant insister, et puis Jésus ne se nomme-t-il pas lui-même le Verbe de Dieu ? N'est-il pas la Parole incarnée ? Comme le fait remarquer Joseph Moingt dans *l'homme qui venait de Dieu* : « Sous le nom de Christ, dont se réclame la religion chrétienne, deux personnages se dissimulent l'un derrière l'autre, un personnage de l'histoire, objet de récit, Jésus de Nazareth, et un personnage divin, objet de culte et de discours religieux, le Fils de Dieu, verbe incarné. L'identité ou la dualité de l'un et de l'autre - chacun relevant d'une approche différente, historique ou « scientifique » pour l'un, conceptuelle ou dogmatique pour l'autre - constitue depuis plus de deux siècles l'enjeu de cette partie de la théologie qui s'est appelée christologie, mais aussi, plus gravement, l'enjeu de la croyance chrétienne. »

Ma foi doit s'intéresser à ces deux aspects. Elle doit se fonder sur les récits évangéliques, récits qui sont plus que de simples histoires, et qui me révèlent l'humanité et la divinité de ce Jésus de Nazareth mort et ressuscité, et se fonder sur la réflexion théologique inaugurée par Paul, mais aussi celle de Pierre, de Jacques, et Jean. Comment lire l'évangile de Jean sans en percevoir toute la profondeur théologique, dès les premières lignes de son prologue, et dans tous ces récits dont le sens théologique est à découvrir ? De la renaissance annoncée à Nicodème à la résurrection et la vie annoncées à Marthe et Marie lors de la résurrection de leur frère, de la promesse d'eau vive faite à la Samaritaine à la promesse du don de l'Esprit, source de vie...

C'est bien cela que me propose le Christ, faire que ce soit ces deux aspects de ma compréhension du mystère pascal, mort et résurrection, qui alimentent ma vie de foi, contempler Jésus dans les événements de sa vie d'homme, chaque jour et le découvrir dans une recherche plus fondamentale, plus théologique.

C'est ce que je vous encourage à faire, durant la période de vacances qui va bientôt s'ouvrir pour vous. Lisez, relisez l'Écriture, les Évangiles, les Épîtres, cherchez-y le Christ Jésus, vous verrez que la lumière et la foi sont au bout de cet effort. Alimentez votre foi à l'Eucharistie. Notre incompréhension du mystère de Jésus ne peut venir que de cette absence.

Bonnes vacances à tous !

Bonne route à chacun ! et à l'année prochaine pour certains d'entre vous.

**Robert Saadi**

### **Bibliographie :**

Cette liste est loin d'être exhaustive, mais tous ces textes ont moins de 5 ans, la majorité sont des ouvrages courts (moins de 250 pages).

- Michel Quesnel, *Jésus-Christ*, collection Domino.  
Alain Houziaux, *Jésus, de Qûmran à l'évangile de Thomas*, Bayard éditions Centurion.  
Gérard Bessière, *Jésus le dieu inattendu*, Découvertes Gallimard.  
Charles Perrot, *Jésus*, Que sais-je ? n°3300, PUF.  
Charles Perrot, *Jésus et l'histoire*, Desclée.  
François Bovon, *L'Évangile et l'apôtre, le Christ inséparable de ses témoins*, Ed. du Moulin.  
Daniel Marguerat, *Ce que l'on peut savoir aujourd'hui de Jésus*, Ed. du Moulin.  
*Jésus*, textes de Pascal, Renan, Mauriac et Ed. Fleg, réunis par les éditions Omnibus.  
*Un juif nommé Jésus, il aurait 2000 ans*, n° 35, Hors série du Nouvel Observateur.  
*Le mystère Jésus*, revue l'Histoire n°227.  
P.M. Beaudé, *Jésus de Nazareth*, Desclée.  
Jaroslav Pelikan, *Jésus au fil de l'histoire*, Hachette.  
René Luneau, *L'homme qui évangélisa Dieu*, Seuil.  
Pierre Chavot et Jean Potin, *l'ABCdaire de Jésus*, Flammarion.  
Denis Mac Bride, *Jésus portrait insolite*, Editions de l'Atelier.  
*Jésus, enquête sur sa mort et sa résurrection*, Le Monde de la Bible n° 125.  
*Jésus au regard de l'histoire*, Dossier d'archéologie n° 249.  
Un livre riche en reproductions : *Le Christ dans l'art, des catacombes au XX<sup>e</sup> siècle*, par F.Boesflug et coll., Editions Bayard. Il existe, sur le même sujet, un n° du Monde de la Bible, le n° 126 : *Le Christ dans l'art de la Renaissance à nos jours*.  
Enfin, un ouvrage plus complet : Joseph Moingt; *l'homme qui venait de Dieu*, Cerf.

### **Note :**

<sup>1</sup> Michel Cool, dans *Jésus, Agitateur d'Avenir*, n° spécial de Témoignage Chrétien.

## Pour un monde plus juste... le CCFD fait campagne!



Les chrétiens n'ont certes pas le monopole du cœur, mais ils ont le devoir d'être les gardiens vigilants de la création et de faire vivre cette fraternité qui rassemble tous les hommes, enfants d'un même Père. Ce qui anime notre vie de baptisé, c'est de travailler à la construction du Royaume, pour la gloire de Dieu. Or, « la gloire de Dieu, c'est l'homme vivant et la vie de l'homme, c'est la passion de Dieu » nous dit saint Irénée. Permettre à tout homme d'être vivant, déjà physiquement, fait partie de la mission de l'Eglise, car c'est l'existence même de la fraternité humaine qui est en jeu. Certains d'entre vous se souviennent certainement d'une campagne de sensibilisation dont le slogan était « Aujourd'hui, c'est chacun pour tous ! ». Le Comité Catholique contre la Faim et pour le Développement propose désormais « Pour un monde plus juste, mets la pression ! ». Après l'action menée pour l'annulation de la dette des pays les plus pauvres, il s'agit d'obtenir, en ces temps pré-électorales, une augmentation de l'APD (aide publique au développement).

Pourquoi faut-il augmenter l'aide publique au développement ?

Aujourd'hui, 1,2 milliard de personnes vivent avec moins d'un dollar par jour et 2,8 milliards d'autres personnes doivent survivre avec 2 dollars par jour. La sous-alimentation et la malnutrition tuent chaque jour 11 000 enfants de moins de 5 ans, soit un enfant toutes les 8 secondes, 34 millions de personnes sont affectées par le virus du SIDA dont 23 millions dans la seule Afrique subsaharienne. La pandémie pourrait également faire des ravages en Asie. Dans le même temps, la valeur totale des trois plus grosses fortunes du monde dépasse le PNB cumulé des PMA (pays les moins avancés). Au-delà des bénéfices à long terme que les pays riches pourraient retirer du développement des pays pauvres, dont la demande en consommation et en investissement croîtrait, il en va d'un devoir de solidarité humaine.

Dès 1970, les membres de l'Organisation de Coopération et de Développement Economique (OCDE) s'engageaient à consacrer 0,7 % de leur richesse nationale à l'aide publique au développement. Depuis plus de 30 ans, la France n'a jamais atteint cet objectif, qu'elle n'a pourtant jamais renié. Les discours récents de ses responsables politiques ne doivent pas faire illusion, notre pays est celui qui a le plus réduit son aide publique depuis 1994. En l'an 2000, la France a consacré 34 milliards de francs à l'APD (29,4 hors TOM), soit 0,32% du PNB. 484 F. par habitant, « c'est beaucoup et c'est bien peu », comme disait la chanson...

Quelques objections économiques et politiques... et quelques réponses

L'aide française est concentrée sur quelques pays, parmi lesquels seuls le Sénégal et Madagascar figurent dans le groupe des PMA. L'APD sert davantage à maintenir une zone d'influence française en Afrique qu'à favoriser le lutter contre le sous-développement. La majeure partie de l'aide est un soutien financier direct aux budgets des Etats, ce qui laisse la porte ouverte à tous les détournements possibles dans des pays où le contrôle démocratique est encore fragile. La part de l'APD qui transite par les ONG est très faible (0,65%), soit 20 fois moins qu'au Pays-Bas. Une réorientation de l'aide au profit des programmes de développement et des associations serait nécessaire car plus le destinataire des fonds est en contact avec le terrain, plus les risques de malversation ou de mauvaise gestion sont limités.

De nombreux économistes sont réticents à l'aide publique ou à l'annulation de la dette, affirmant que les premiers bénéficiaires sont les dirigeants peu scrupuleux des pays destinataires et qu'il s'agit d'un encouragement à la passivité économique de populations qui attendraient leur salut des pays développés. Pour le CCFD, il faut aider la démocratie à s'enraciner en Afrique si l'on veut que les populations bénéficient réellement des aides. Tout organisme donateur se doit d'être réaliste et prudent. Certaines modifications des structures politiques des pays en développement sont encourageantes, mais il reste beaucoup à faire!

Si le rattrapage en terme de du Produit intérieur brut par habitant est mathématiquement impossible, sauf si de profondes récessions dans les pays du Nord et de très forte croissances au Sud (ce qui est impro-

nable au sein d'un marché mondialisé), des objectifs en terme de développement humains peuvent être fixés. L'espérance de vie, le taux de scolarisation et l'accès à l'eau potable ont déjà progressé et le taux de mortalité infantile diminue progressivement.

Le développement économique au sens strict ne peut résulter d'une aide extérieure. Il repose sur l'activité productive nationale. C'est l'argument du « *trade not aid* ». Seule une libéralisation du commerce international permettra aux PMA de trouver leur place au sein de l'économie-monde. Cependant, pour se développer, une économie a besoin de facteurs de production : capital et travail. Si la main d'œuvre (souvent peu qualifiée) ne manque pas, les investisseurs se font attendre, malgré des taux de salaire faibles, donc attractifs. Les IDE (investissements directs étrangers) restent insuffisants, parfois faute de stabilité politique et restent trop volatils pour assurer une croissance durable. Le rôle des organisations internationales et de l'aide publique est alors de pallier le déficit d'investissement et de fournir les capitaux nécessaires au développement de l'activité économique.

Une objection rarement formulée publiquement, mais dont tous les dirigeants sont conscients, concerne l'opinion publique des pays riches. L'aide au développement relève d'un choix de société, non seulement moral, mais financier. Le citoyen est aussi contribuable. Le CCFD s'appuie sur des sondages montrant la solidarité de la population française, mais faire campagne pour l'augmentation de l'APD, ce n'est pas (seulement) s'adresser au (grand) cœur de l'électeur, c'est aussi (surtout) lui faire ouvrir son porte-monnaie... Nous sommes donc invités, non seulement à « mettre la pression » pour un monde plus juste, mais à dire « oui, nous sommes prêts à contribuer financièrement à un monde plus juste ». C'est là qu'une action de solidarité globale et lointaine requiert un engagement individuel et communautaire en tant que chrétien, en tant que citoyen, en tant qu'homme.

**Pierre Januard**

PS : Pétition du CCFD disponible au CSG et sur internet : [www.ccfid.asso.fr](http://www.ccfid.asso.fr)

A retourner avant le 15 novembre 2001.

Cette campagne a été illustrée par le créateur Jean-Charles de Castelbajac, qui a imaginé une balance symbolisant à la fois les inégalités criantes entre le Sud et le Nord et le déséquilibre existant entre le poids des ventes d'armes et le volume de l'aide publique au développement.

Repris sur divers supports (autocollants, épinglettes...), diffusé à très large échelle (un réseau de 15 000 bénévoles, 350 000 donateurs et 100 000 jeunes réunis le 24 mars 2000 à travers toute la France à l'occasion de la manifestation Terre d'Avenir), ce dessin permettra de démontrer à nos responsables politiques que l'opinion publique française a pris conscience de ces déséquilibres qui fragilisent la stabilité d'une aide accrue aux pays du Sud.

Pour que cette balance arrive à devenir un véritable symbole de solidarité envers les pays les plus pauvres et que ce dessin soit approprié, le CCFD a demandé à des personnalités du monde politique, intellectuel, artistique, sportif et d'accepter de devenir un des porteurs de paroles médiatiques de cette cause, tout au long de l'année 2001.

Tous ensemble, nous interpellons nos dirigeants politiques afin qu'ils s'engagent clairement en faveur d'une véritable politique de coopération

Alors, nous ferons reculer la pauvreté,

Alors, le poids de l'opinion publique fera pencher la balance du côté de la solidarité et de la vie !



**Le C.C.F.D.**

## Vatican II

### Quelques échos de la conférence du P. Martelet, s.j., expert au Concile.

*Une vingtaine d'étudiants étaient réunis le vendredi 18 mai au CSG pour écouter l'intervention du P. Martelet. A l'issue de la conférence, de nombreuses questions furent posées et le temps a malheureusement manqué pour épuiser un sujet aussi vaste et aussi passionnant que le Concile!*



Le 8 décembre de l'Année Sainte 2000, en la fête de l'Immaculée Conception de la Vierge Marie, l'Eglise a commémoré le trente-cinquième anniversaire de la clôture du deuxième concile du Vatican. Cet événement – qui dès son commencement a toujours provoqué de l'intérêt, suscitant les louanges du plus grand nombre, mais également les réserves de certains, voire la réprobation de quelques autres – restera sans doute en bonne place parmi les faits majeurs du siècle écoulé. Pourtant, il ne faudrait pas non plus réduire Vatican II à une page définitivement tournée du grand livre de la longue histoire de l'Eglise, ce que nous-mêmes, jeunes chrétiens du début du III<sup>e</sup> millénaire, avons trop souvent tendance à penser. Rares en effet sont les aspects de la vie ecclésiale d'aujourd'hui qui n'ont pas été renouvelés par les décisions et les orientations prises par le Concile.

Vatican II, comme tous les autres conciles qui l'ont précédé, puise ses origines profondes à la source même du mystère de Résurrection et de son Ascension par lui-même l'intégralité donc cette mission particulière l'endossa pleinement après son Esprit au jour de la Pentecôte : *choses à vous dire, mais vous ne Quand il viendra, lui, l'Esprit de la vérité totale* ». Pour remplir reçurent du Christ la charge de dentité profonde de son Evan-ration que pourrait générer sa aux origines et aux cultures très

---

**Rares sont les aspects de la vie ecclésiale d'aujourd'hui qui n'aient pas été renouvelés par les décisions et les orientations prises en cette circonstance.**

l'Eglise. En raison de sa sion, le Christ n'a pu déli- de son message. Il confia au collège apostolique, qui embrasement par le Saint- « *J'ai encore beaucoup de pouvez les porter à présent. vérité, il vous guidera vers cette mission, les Apôtres conserver la plénitude et l'i- gile face aux risques d'alté- réception par des hommes diverses.*

Dès le début de l'Eglise, des difficultés s'élevèrent parmi les premières communautés chrétiennes. L'annonce de l'Evangile chez les païens, puis leur conversion, provoquèrent des critiques de la part des chrétiens issus du judaïsme qui prétendaient que ne pouvaient faire partie du corps mystique du Christ que ceux qui appliquaient les prescriptions de la loi de Moïse. Cette controverse donna lieu en l'an 49 au premier concile – le Concile de Jérusalem – à l'issue duquel les Apôtres décidèrent que les païens comme les juifs avaient une égale part au Salut.

Ce concile fut le premier d'une longue liste. Chaque fois qu'une difficulté grave était soulevée et que celle-ci menaçait l'unité de la Foi et de l'Eglise, les évêques – en tant que successeurs des Apôtres – prirent l'habitude de se réunir pour trancher la question en vérité en en droiture. Ces assemblées étaient placées sous la présidence du Christ lui-même, dont la présence était manifestée par la cérémonie de l'intronisation de l'Evangile, qui avait systématiquement lieu avant le commen- cement des débats.

Si le mystère conciliaire constitue le fondement théologique de Vatican II, les raisons immédiates de sa convocation résultent des difficultés persistantes de l'Église à se positionner face à la Modernité. Depuis le Concile de Trente (1545-1563), réuni pour faire pièce à la Réforme protestante, l'Église avait eu tendance à devenir une forteresse repliée sur elle-même pour préserver son intégrité face à un monde peuplé par l'erreur et l'hérésie. Alors que la Modernité avait ouvert le monde à la démocratie et à la liberté philosophique, l'Église s'était peu à peu enfermée dans la pensée médiévale, abandonnant toute recherche dans les domaines exégétique, historique ou scientifique. Il en résulta finalement un décalage complet entre le monde et l'Église dont les conséquences donnèrent lieu, dans les premières années du XX<sup>e</sup> siècle, à la crise moderniste. Utilisant les méthodes de la philosophie et de la critique historique allemandes, certains théologiens et savants – notamment français – remirent alors en cause l'interprétation traditionnelle de la Bible. Certains d'entre eux ayant été accusés (à tort pour la plupart) de nier la valeur de la tradition, voire la Révélation et la réalité historique de la Résurrection, le pape Pie X adopta une attitude de totale fermeture, érigeant la philosophie thomiste en doctrine officielle de l'Église et subordonnant l'étude des sciences exactes à la théologie.

Mais cette rigidité n'avait rien changé aux données du problème. Se posait toujours la question du réajustement de l'expression de la foi dans un monde qui avait changé. Dans les décennies suivantes, un premier travail d'ouverture fut entrepris, sur le plan doctrinal par de célèbres théologiens, tels les PP. Congar, de Lubac, Lagrange ou Teilhard de Chardin, dans des domaines aussi divers que la théologie, l'histoire mais aussi la science. Ce réajustement s'esquissa aussi sur un plan

---

***La réunion du Concile  
devait être pour  
l'Église un acte de  
service et non de  
puissance.***

plus concret par le développement des mouvements d'Action catholique, notamment sous l'impulsion du pape Pie XI qui affirmait que le chrétien avait la responsabilité d'un engagement dans la société. Petit à petit chemina donc l'intuition selon laquelle l'Église devait revenir à sa vocation première : celle d'être, non une muraille, mais un vitrail faisant splendidement transparaître la lumière du Christ pour le bien et le salut du monde.

C'est dans ce contexte que commença, en 1958, le pontificat de Jean XXIII. Son prédécesseur Pie XII, *pastor angelicus*, pape en majesté, avait été un homme très personnel. En revanche, l'ancien patriarche de Venise, qui se définissait volontiers – avec sa bonhomie bientôt légendaire de paysan bergamasque – comme un pape de transition, sollicita d'emblée la collaboration de ses frères évêques pour gouverner l'Église. Et quelques mois plus tard, en janvier 1959, il manifesta son désir de réunir un concile œcuménique, avec une double intention : assurer le renouveau de l'Église dans le monde moderne et préparer l'unité des Chrétiens.

Le Concile s'ouvrit le 11 octobre 1962 dans la basilique Saint-Pierre en présence de plus de 2.500 Pères. Dans son discours inaugural, Jean XXIII évoqua le début d'un printemps pour l'Église, et mit en garde contre la tendance, jusqu'alors dominante, à la fermeture et à la multiplication des condamnations. La réunion du Concile devait être pour l'Église un acte de service et non de puissance et devait manifester sa préoccupation pour des réalités non pas internes à l'Église, mais touchant effectivement le monde. Ce désir s'incarna dans le concept de « diaconie » (en grec, *διακονία* = service) qui fut bientôt le *leitmotiv* de tous les débats.

L'assemblée des Pères du Concile fut caractérisée par deux dimensions essentielles. Ce fut tout d'abord sa « massivité mondiale » avec le poids des jeunes Églises d'Amérique, d'Afrique et d'Asie, les évêques européens ne représentant qu'un tiers des participants. Ce fut aussi son réel œcuménisme puisque furent présents aux débats des observateurs protestants et orthodoxes. Ces hommes de culture et de mentalité différentes, représentant une grande variété de traditions ecclé-

siales et de familles spirituelles, changèrent bientôt la perspective initiale des débats dans laquelle les cardinaux de la Curie voulaient réduire le Concile.

Le travail de Vatican II fut marqué par la règle de l'unanimité. Un concile en effet n'est pas une assemblée de députés mais de responsables, qui doivent se conduire comme tels en raison de leur charge apostolique. Les Pères ne devaient donc pas chercher à convaincre l'autre mais à se comprendre et à réfléchir ensemble pour rechercher la meilleure expression de l'unique Foi afin de la faire partager au monde.

Au terme des quatre sessions du Concile, un travail considérable d'assimilation et d'ouverture fut réalisé. Sept textes majeurs (appelés « constitutions dogmatiques ») furent votés par les Pères. Citons tout d'abord la constitution sur l'Eglise (*Lumen gentium*), qui institua le synode épiscopal autour du Pape, la constitution sur la Révélation (*Dei Verbum*) et celle sur l'annonce de la Foi dans le monde contemporain (*Gaudium et Spes*). Quatre autres textes, traitant de la place du catholicisme face aux autres religions, furent également votés : les propositions dogmatiques sur la mission de l'Eglise dans le monde, sur la liberté religieuse, sur l'œcuménisme, sur les relations avec les religions non-chrétiennes et sur la liberté religieuse.

A l'époque, ce dernier était véritablement révolutionnaire. Pour d'évêques, originaires en partie d'Amérique latine, il était inacceptable de donner quelque liberté à l'erreur. La messe en particulier au moment de la réforme de la liturgie, qui suscita 200 à 300 voix contraires, fut votée à l'unanimité. Les propositions avaient été adoptées à l'unanimité. Notons au passage que la contestation de la liberté religieuse, bien plus que la réforme de la liturgie, a été à l'origine des mouvements d'opposition à Vatican II, cette dernière furent le cristallin parmi les fidèles.



*Jean XXIII,  
béatifié le 3 septembre 2000.*

Le texte apparut comme véritablement révolutionnaire. Pour un nombre non négligeable d'évêques, originaires en partie d'Amérique latine, il était inacceptable de donner quelque liberté à l'erreur. La messe en particulier au moment de la réforme de la liturgie, qui suscita 200 à 300 voix contraires, fut votée à l'unanimité. Les propositions avaient été adoptées à l'unanimité. Notons au passage que la contestation de la liberté religieuse, bien plus que la réforme de la liturgie, a été à l'origine des mouvements d'opposition à Vatican II, cette dernière furent le cristallin parmi les fidèles.

Vatican II s'est enfin caractérisé par l'importance et l'efficacité de ses prolongements. Pour contribuer à la mise en œuvre des décisions et des orientations du concile, plusieurs organismes furent institués : que l'on songe par exemple au secrétariat pour l'unité des Chrétiens, au secrétariat pour les non-Chrétiens ou encore au secrétariat pour les non-croyants.

Le deuxième concile du Vatican a profondément renouvelé la vie et l'image de l'Eglise. Pourtant plus de trente-cinq ans après son achèvement, certaines de ses orientations n'ont pas encore connu tout le développement escompté, qu'il s'agisse de celles sur le rôle du Peuple de Dieu, sur la Révélation ou sur le Saint-Esprit. En outre, certaines de ses limites sont apparues. S'il ne fallait en citer qu'une, il faudrait à coup sûr mentionner la non-perception par le Concile de l'évolution du monde à marche accélérée vers la sécularisation.

**Bertrand Jeanmougin**

<sup>1</sup>Jean 16, 12-13.

<sup>2</sup>Voir le récit de ce concile dans *Actes* 15, 1-35.